CHAPITRE 1

De l'autre côté de la glace

Et brusquement, je repris conscience. Ce visage qui venait juste de m'apparaître, comme un soleil en pleine figure après des années passées dans la geôle ténébreuse de l'oubli, ce visage, je le connaissais. Et telles des brumes matinales se dissipant sous l'action assainissante des premiers rayons, mon esprit confus se fit plus limpide, plus net, le temps que mes yeux intérieurs s'accommodent et me révèlent les détails d'un décor jusqu'ici invisible, d'un univers étrange mais pas étranger, comme si je l'avais connu dans un passé englouti jusqu'à n'en plus garder trace.

Mais aujourd'hui, il ressurgissait, avec la force d'un geyser. Aujourd'hui et maintenant.

Maintenant et ici, sur ce quai de gare.

Je venais tout juste d'avoir dix-huit ans, et de m'inscrire à l'université, département philosophie : tel père, tel fils[1], dit-on souvent... C'était le début de l'été, succédant à un mois de juin très lumineux qui l'annonçait torride : je n'imaginais pas à quel point... Pour l'heure, j'étais tout à ma joie d'en avoir terminé avec ce « service scolaire » qui m'avait pris quinze années de ma vie, et dont les dernières avaient été spécialement pénibles : mal orienté en tout début de lycée, poussé dans une filière scientifique fourre-tout

1 Ces notes numériques, au fil des pages, renvoient aux notes situées en fin d'ouvrage

dont on m'avait dit qu'elle menait à n'importe quels métiers (y compris à ceux que l'on ne souhaite pas exercer), j'avais dû me frotter à l'aridité des sciences «dures», si dures que je m'y étais meurtri l'esprit. Comme disait le poète[2], «*depuis ce temps, j'abhorre le chiffre, et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques la même horreur qui reste au forçat contre les fers durs et glacés rivés sur ses membres, et dont il croit encore éprouver la meurtrissante impression quand il entend des cliquetis de chaînes. Je respire : elles sont brisées.*»

Le baccalauréat en poche, j'allais dès lors étudier ce qui me plairait, et cela seul occupait ma pensée, sur le quai de gare de cette grande ville universitaire que je m'apprêtais à quitter pour n'y revenir qu'après les vacances estivales. D'ici là, je comptais bien en profiter, bercé par la somnolence d'une campagne écrasée de chaleur, dans l'intimité du petit bourg où habitaient mes parents, en retrait des grands axes routiers encombrés par la frénésie touristique. Voici donc pourquoi j'attendais mon train, en ce premier jour de juillet, tranquillement assis sur un banc avec, sur les genoux, un livre du même poète.

Mais si l'homme se propose, c'est le Destin qui dispose. Absorbé par ma lecture, je ne vis pas une rame à grande vitesse pénétrer sous la haute toiture de verre qui recouvrait la station ferroviaire. Quel intérêt, d'ailleurs, puisque mon train régional n'était, quant à lui, pas encore annoncé ? Pourquoi aurais-je levé les yeux ? Et pourtant… En même temps que les freins du convoi crissaient et que les haut-parleurs de la gare claironnaient «trois minutes d'arrêt !», je crus

entendre un autre son, assez *subtil* celui-là pour me tirer de ma méditation. Assez *doux* pour n'être qu'un *murmure,* mais assez puissant pour s'imposer face au vacarme ambiant. Et même (mais peut-être étaient-ce là des séquelles du surmenage de fin d'année) j'eus l'impression très furtive que des mots se formaient d'eux-mêmes dans ma tête bourdonnante. Ces mots semblaient venir d'ailleurs ou d'autrefois ; mais d'un ailleurs connu, néanmoins, et d'un autrefois vécu… jusqu'à la voix qui m'était familière :

« Regarde, Présent-du-Roi : *la promise* est là. »

Au même instant, je fus envahi par un frisson, intense au point que j'en sursautai ; un frisson de *joie*, si forte et inexplicable, si extérieure à moi qu'il eût été plus juste de l'écrire avec un « J » majuscule.

Mais que m'arrivait-il donc ?

Désorienté, je me levai d'un bond, tout en jetant des regards inquiets de droite et de gauche pour tenter d'identifier l'origine de ces étranges murmures.

Mais non… Tout était normal autour de moi : l'animation habituelle d'une gare, ni plus ni moins… Il n'y avait personne à moins de cinq mètres de mon banc, personne qui eût été assez près de moi pour me susurrer des choses. Ça semblait venir de moi-même. Étais-je en train de devenir fou ?

Ne sachant plus que penser, j'étais sur le point de me rasseoir lorsque mon attention fut accrochée par une vision qui, dès lors, ne devait plus me quitter avant longtemps : face à moi, derrière la vitre d'un des wagons à quai, deux yeux bleus me fixaient sans ciller. Ils étaient grands ouverts, grands au point de manger le visage dont ils étaient l'âme, un visage jeune, féminin, grave et statique, encadré de boucles blondes, avec

des pommettes saillantes, un nez un peu retroussé et des paupières légèrement bridées qui lui donnaient un petit air slave.

J'étais pétrifié.

Le temps avait suspendu son vol.

L'espace d'un instant, ce fut comme si tout ce qui m'entourait s'effaçait dans un bleu intégral : gare, trains, passagers, plus rien n'existait, hormis ce regard braqué sur moi… et sur mon passé, j'en étais convaincu. Comment ? Je n'aurais su le dire : c'était de l'ordre de l'intuitif. Quelque chose au fond de moi m'assurait que ce visage était connu de mon âme, et que ces yeux s'étaient déjà posés sur moi, ces yeux qui m'attiraient vers elle et vers moi en même temps.

Un « moi » insoupçonné, refoulé, enterré.

« Prince d'éternité, prince d'éternité », reprenait la voix en échos chuchotés, tandis que d'étranges réminiscences montaient à l'assaut de mon esprit, assaut face auquel je me sentais perdre pied.

D'ailleurs, mes pieds, je ne les voyais plus : ils étaient nimbés de lumière, comme portés sur des ailes en fusion qui planaient au-dessus d'une étendue immaculée. Et quelle luminosité ! Intense sans être aveuglante, puissante sans être consumante…

Pourtant, consumé, je l'étais, mais au-dedans de moi, sous l'action pénétrante de ces yeux bleus tels la flamme d'un chalumeau. Ils gravaient quelque chose *sur mon cœur*, je le sentais, des mots en lettres de feu qui me marquaient *comme un sceau* immuable, un sceau témoin de mon attachement à cette âme-là qui scrutait la mienne.

« On nous a donnés l'un à l'autre..., disait une autre voix, féminine celle-là : je suis sûre de nous deux. Mais je ne vais pas chercher à t'attacher à moi à tout prix. Quand tu en auras fini avec tes doutes, reviens-moi... reviens-moi... reviens-moi... »

Et tandis que cette litanie lancinante s'en allait se répercuter dans tous les recoins de mon être, des flashs me revenaient : une jeune femme, belle comme un astre, vêtue d'ambre et de vermeil, suspendue comme moi dans l'espace, se tenait debout sur une incandescence… Impossible de mettre un nom sur cette fée à la crinière blonde et aux yeux bleus délayés de gris ; le gris d'un chagrin d'adieu, apparemment.

Qui pouvait bien en être la cause ?

« Mesdames et Messieurs, votre attention s'il vous plaît ! nasilla le haut-parleur : le train rapide à destination de... (un effet Larsen parasita le débit du message) ... va partir ! Prenez garde à la fermeture automatique des portières ! Attention au départ ! Attention au départ ! »

Cette annonce eut pour avantage de me tirer brutalement de mon éblouissement passager. Tout redevint normal autour de moi : la gare et son raffut, les bagages encombrant les quais, les voyageurs pressés... Seul demeura ce visage impassible, face à moi, sans bouger d'un pouce, sans cesser de me fixer à travers la vitre du compartiment, avec cet air grave, à la limite de l'accusation, qui me mettait mal à l'aise. « Quand tu en auras fini avec tes doutes », avait dit la voix... J'avais donc dû douter d'elle ; douter de nous deux, en fait… Au moment décisif, j'avais dû me dérober, fuir l'engagement, opposer une fin de non-recevoir.

Quelle en était la cause, mystère… Tout était encore trop flou dans mon esprit.

Une chose, tout au moins, ressortait clairement : la rupture avait été de mon fait. Je lui avais causé de la peine, sans doute, et cette grisaille dans son regard remontait forcément à cette époque indéterminée qui ressurgissait à présent, contre toute attente.

Mais aujourd'hui, pourquoi douter ? Les raisons mêmes de mon indécision s'étaient envolées de ma mémoire. Il n'y avait plus que cette envie terrible et soudaine de prendre cette fille dans mes bras, de la serrer tout contre moi, de la consoler de ses heures d'amertume, de l'assurer de mes propres certitudes. Car à présent, c'était certain : je l'aimais. Je l'aimais à n'en plus savoir autre chose que cela. Tout était discutable et fugace, sauf cet amour qui venait de remplir tout l'univers. J'aimais, donc j'étais. Il n'y avait rien de plus à savoir, rien à rajouter, rien à objecter. L'heure n'était plus aux hésitations, mais à l'action : il me fallait revenir au point de rupture, effacer cette scène ratée et toutes ces années perdues, réécrire notre histoire et transformer la solitude en plénitude, l'abandon en pardon et en don.

Un don de soi inconditionnel, irrépréhensible.

Alors, sans trop comprendre ce qui m'arrivait, je me mis à courir en direction de la rame prête à s'ébranler. Ce n'était plus un simple train.

C'était le train de l'existence, celui qu'il ne fallait pas rater sous peine de rester en arrière, sur un quai vide et immobile, un quai où l'on reste seul… Cinq ou six mètres à peine me séparaient des voies. En quelques foulées, je me retrouvai juste devant le wagon, quasiment nez à nez avec cette inconnue que j'avais pourtant reconnue. Mais la réciproque n'était sans doute pas valable : elle n'avait eu aucune réaction en me voyant accourir. Pas plus lorsque je lui fis des signes maladroits et désespérés à travers le carreau.

Toujours ce regard immuable, indifférent même, comme si le pitre pathétique qui s'animait à ses pieds ne parvenait pas à susciter son intérêt ; comme si je faisais partie du paysage, finalement…

La joie que j'avais ressentie jusqu'ici se mua en incompréhension, puis en appréhension, et enfin en consternation : elle m'avait regardé en pleine figure, yeux dans les yeux ; mais ça ne lui avait pas suffi pour reconnaître en moi son âme sœur. Soit j'étais tombé dans l'oubli, au point que mon visage ne lui disait plus rien ; soit elle feignait ne pas me connaître – et dans ce second cas, c'était pire encore, car sa froideur était volontaire. Que fallait-il y voir, sinon des représailles de sa part, exercées en retour de mes dérobades du passé, lorsqu'elle m'avait offert son cœur et que je n'avais pas su l'accepter, figé dans mes craintes et mes perplexités.

On joue toujours un jeu dangereux à jouer avec l'autre. Un beau jour, lassé de nos actes manqués, il finit par quitter la partie. Et dès lors, on pourra bien le supplier, se traîner à ses pieds, rien n'y fera plus : il ira vers d'autres jeux, d'autres joueurs aussi, et l'on sera le grand perdant. Je l'avais perdue, c'était évident.

Comment expliquer sinon cette expression implacable sur sa face, avec ce soupçon de morosité désenchantée ? C'était clairement le visage du rejet. Elle n'avait fixé le mien que pour mieux lui jeter son mépris à la figure.

Du coup, je ne sus plus que faire… Le corps statufié, l'âme glacée par cette attitude insensible, plongé dans un état second dont je n'étais pas prêt d'émerger, je n'eus aucune réaction lorsque j'entendis les coups de sifflet du chef de gare commandant le départ du train. Pas plus lorsque je vis le convoi s'ébranler… Les yeux bleu-gris se détournèrent de moi, et la jeune femme à qui ils appartenaient se cala dans son fauteuil, face à une autre personne que je n'avais pas remarquée jusqu'ici. Il s'agissait d'une dame d'une cinquantaine d'années environ, et dont l'identité ne faisait aucun doute : yeux bleu-gris, paupières légèrement bridées, nez un peu retroussé, pommettes saillantes, il ne pouvait s'agir que de l'original. La fille était la copie conforme de la mère. Cette dernière, plongée dans la lecture d'un gros livre doré sur tranche, ne m'avait pas plus prêté attention que la première. Cela valait peut-être mieux ainsi… En tout cas, je les vis s'éloigner rapidement avec le train qui les emportait… où ? Impossible de le savoir : c'était une rame à grande vitesse, qui avait pour terminus la capitale, à près de mille kilomètres de là, et qui desservait plusieurs grandes villes de province. Elles pouvaient donc descendre à n'importe quelle étape : autant dire que je ne risquais plus de les revoir… À quoi bon, de toute façon ? Le message avait été clair. On ne gagne rien à courir derrière les rêves, surtout les rêves brisés. Mieux vaut vivre la vie qui nous reste à vivre… ou du moins essayer.